



Revue de presse

Atelier Théâtre Actuel



Diffusion
Nella Berrabia
01 73 54 19 25
n.berrabia@atelier-theatre-actuel.com



LA MACHINE DE TURING

THÉÂTRE
BENOIT SOLÈS

Il avait déchiffré Enigma, le code secret des nazis. Mais parce qu'il était homosexuel, la société l'a brisé. Benoit Solès réussit un portrait saisissant.

TT

Mathématicien génial et précurseur de l'intelligence artificielle, le Britannique Alan Turing (1912-1954) a eu un étrange destin. Il a voué sa vie à la beauté de la logique, croisé la grande histoire (le code Enigma des nazis fut décrypté en partie grâce à lui, au printemps 1940) et vécu des amours homosexuelles interdites par la loi anglaise, jusqu'à être brutalement condamné en 1952. Comme Oscar Wilde, cinquante-sept ans avant lui. Mais en choisissant la castration chimique plutôt que la réclusion, qui l'aurait privé de ses outils de recherche, Turing a fini par rencontrer la mort, deux ans plus tard, en croquant une pomme bourrée de cyanure.

C'est cette pomme rouge que le comédien et dramaturge Benoit Solès brandit en lançant le drame. Fruit pré-

monitoire et image saisissante comme bien d'autres dont regorge cette pièce... Solès l'a écrite avec subtilité en se servant des biographies qui ont sorti le scientifique de l'oubli. Sur scène, Turing raconte autant qu'il rejoue les épisodes marquants de sa vie. L'histoire du décryptage d'Enigma, tenue secrète jusqu'en 1970, est certes passionnante... mais le plus fort ici est d'avoir réussi un portrait de chair et d'os. Celui d'un professeur de Cambridge distrait et brillant, isolé dans son monde où même l'humour est mathématique. Un homme que la société a brisé alors qu'elle lui devait tant.

Face à Amaury de Crayencour, qui joue tous les autres rôles (de l'inspecteur de police à la petite frappe qui fera tomber le mathématicien), Benoit Solès incarne le héros avec une plasti-

cité extraordinaire. Silhouette sèche de champion de marathon (comme Turing), visage creusé où les yeux brillent, corps parfois embarrassé et délicat bégaiement. On comprend pourquoi ce spectacle fut l'un des succès du Off d'Avignon l'été dernier... Au fil d'une mise en scène de Tristan Petitgirard bien rythmée, Benoit Solès suscite l'empathie pour son personnage... Pas la moindre des fonctions du théâtre. — **Emmanuelle Bouchez**

| 1h25 | Mise en scène Tristan Petitgirard.

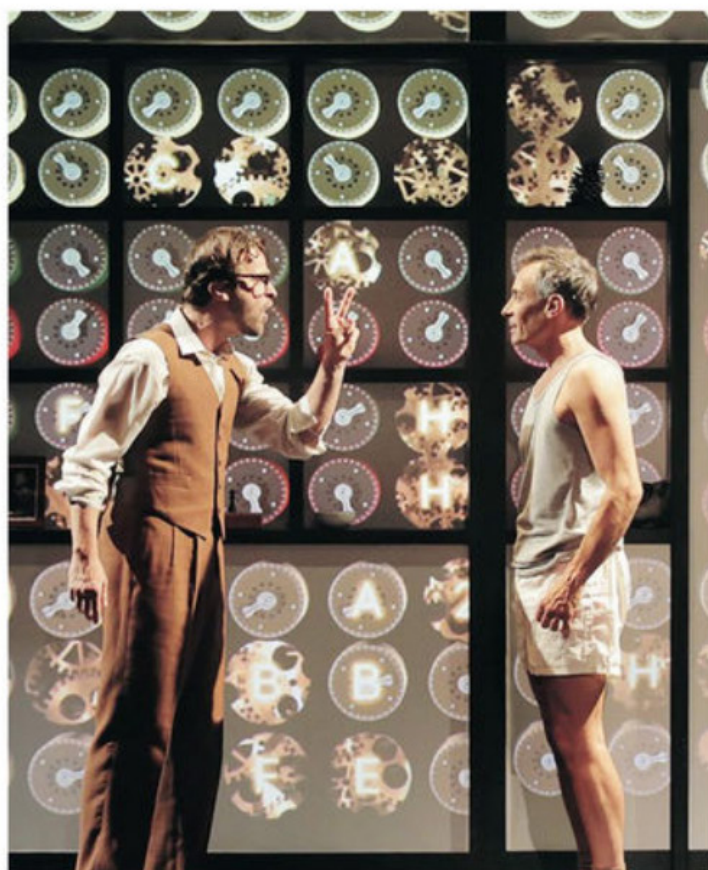
Jusqu'au 5 janvier, Théâtre Michel, Paris 8^e, tél. : 01 42 65 35 02.

Benoit Solès, Amaury de Crayencour. Leur spectacle a été très remarqué dans le Off du dernier festival d'Avignon.

FIGARO SCOPE



PAR ARMELLE
HÉLOT
ahelot@lefigaro.fr



UN DESTIN RACONTÉ À LA PERFECTION

COMÉDIEN, ÉCRIVAIN
À SES HEURES,
BENOIT SOLÈS A ÉCRIT
«LA MACHINE
DE TURING», TOUCHÉ
PAR LA VIE SINGULIÈRE
ET TRAGIQUE DU SAVANT
BRITANNIQUE.
IL L'INCARNE, AU CÔTÉ
D'AMAURY
DE CRAYENCOUR,
MIS EN SCÈNE PAR
TRISTAN PETITGIRARD.

Alan Turing (1912-1954) est un savant remarquable dont les travaux scientifiques sont aujourd'hui reconnus pour leur haute valeur. Mais il aura fallu du temps pour qu'on lui consacre une biographie (1983). Longtemps après, en 2014, un film américain a mieux éclairé encore, pour un large public, sa personnalité singulière. *Imitation Game*, de Morten Tyldum, avec, dans le rôle de Turing, le Britannique Benedict Cumberbatch, a fait beaucoup pour la compréhension du caractère d'un homme d'une intelligence remarquable, mais qui ne fut sans doute jamais heureux dans sa vie personnelle.

Dans l'édition du texte de la pièce composée par Benoit Solès (*L'Avant-Scène Théâtre*, 14 €), Jean-Marc Lévy-Leblond rappelle le parcours du jeune scientifique qui, dès 1936, à l'âge de 24 ans, «introduit l'idée de ce que l'on appelle "la machine de Turing", modèle abstrait et universel d'une machine logique». Après la guerre, il par-

**Amaury de Crayencour
(à gauche) et Benoit
Solès, tout deux d'une
justesse remarquable.**

ticipera aux travaux conduisant aux ordinateurs. Avant cela, pendant la guerre, il parvient à déchiffrer Enigma, le système de cryptage des nazis dans leurs transmissions. Un héros qui aura contribué ainsi à sauver de nombreuses vies, comme toutes les équipes de chercheurs qui travaillaient sur les mêmes problèmes. Alan Turing, timide et assez seul, était homosexuel. Dénoncé, il fut jeté en prison et dut subir une castration chimique. Il se suicida un peu plus tard en croquant une pomme empoisonnée, comme Blanche-Neige. Le film de Walt Disney l'avait bouleversé.

RYTHME FLUIDE. On comprend qu'un tel «personnage» puisse passionner un comédien. Benoit Solès, interprète très fin, avait déjà parfois écrit des textes. Sa pièce, *La Machine de Turing*, est remarquable et le traitement sur scène est idéal. Créé à Avignon, dans le off, le spectacle a enthousiasmé un pu-



LA MACHINE DE TURING

THÉÂTRE MICHEL

38, rue
des Mathurins (VIII^e).

TÉL. :

01 42 65 35 02.

MORAIRES :

du mar. au sam. à 21 h.

le dim. à 16 h.

JUSQU'À

la fin de l'année.

PLACES :

de 30 à 49 €.

blic large, représentant différentes générations et s'inscrit à merveille au Théâtre Michel. Un très harmonieux et pertinent décor d'Olivier Prost, soutenu des lumières de Denis Schlepp et de vidéos de Mathias Delfau. Le découpage narratif est très précis et éloquent. Tristan Petitgirard, qui signe une mise en scène très pertinente sur un rythme fluide, dirigeant parfaitement deux comédiens très doués, laisse sourdre un peu de musique. Une composition de Romain Trouillet, sans emphase, ennemie de toute paraphrase.

Dans une cascade de rôles, l'unique Amaury de Crayencour passe d'une partition, d'un sentiment à l'autre, avec sûreté et délicatesse, aidé par les costumes bien pensés de Virginie H. Il est parfait. Haute stature sans rigidité, sensible, changeant, il est parfois méconnaissable d'un personnage à l'autre, mais ne compose pas à outrance.

Benoit Solès est Alan Turing. Il est rigoureux, il ne cherche jamais un excès pathétique. Il a un jeu sobre, probe, noble. Belle voix, regard intense et doux, il incarne Turing et défend sa mémoire, en même temps. Sans discours, mais avec la seule force miraculeuse du théâtre. On est bouleversé par la qualité du spectacle et la force déchirante de ce qui nous est révélé. ■

Profitez de réservations à prix réduits
sur www.ticketac.com



Benoît Solès (à gauche) est épatant dans la peau d'Alan Turing.

THÉÂTRE Ce génie a changé le cours de l'histoire



« LA MACHINE DE TURING »,
à partir du 4 octobre,
au Théâtre Michel (Paris VIII^e).
De 30 à 49 €. 01.42.65.35.02.

Un récit passionnant, drôle et poignant, deux comédiens précis, une mise en scène fluide avec ce qu'il faut de vidéos et d'élan, cette « Machine de Turing » est une mécanique bien réglée. A peine mise en route, elle entraîne le spectateur dans l'intimité d'Alan Turing, génie britannique qui n'a pas eu la gloire qu'aurait méritée son apport au monde.

Le mathématicien a changé le cours de l'histoire et facilité la victoire des Alliés en brisant les codes d'Enigma, la machine de cryptage nazie. Ses travaux ouvrirent aussi la voie à l'informatique. Seulement, on lui imposera le silence après-guerre et son amour des garçons lui vaudra une condamnation à la castration chimique. C'est à cette époque

que débute le récit. Venu porter plainte pour un vol perpétré par un amant, le scientifique s'empêtre.

Entre autres rôles – il incarne tous les autres personnages du spectacle –, Amaury de Crayencour est ce policier cherchant à en savoir davantage sur ce singulier visiteur. Avec lui, on va apprendre à connaître le génie, remontant parfois le temps pour découvrir un enfant timide et bègue, rêveur humilié qui se réfugiera dans les mathématiques.

Regard bleu perçant et diction saccadée, nervosité jusqu'au bout des ongles rongés, humour brillant et grinçant de celui qui se défend, acculé, Benoît Solès est prodigieux en Alan Turing. Mise en scène par Tristan Petitgirard, la pièce de Solès – qui a fait l'unanimité à Avignon – brosse un portrait sensible du visionnaire incompris à qui l'on n'a rendu que tardivement justice. **S.M.**

TT On aime beaucoup | ★★★★★ (2 notes)

C'est fou ce que le théâtre nous apprend de pans méconnus de l'histoire. Qui connaît Alan Turing ? Qui sait que ce mathématicien anglais, bègue, homosexuel, livré à la vindicte après la Seconde Guerre mondiale, avait pourtant inventé une machine capable de décoder les messages cryptés des Allemands ? Cette machine, ancêtre de nos ordinateurs, aurait pu donner au conflit un tour totalement autre si les autorités d'alors en avaient fait bon usage. Mais l'histoire est ainsi faite qu'elle se nourrit d'oublis et d'injustices. C'est pour réparer ses manquements que Benoît Solès a écrit ce spectacle percutant, qu'il interprète avec son partenaire de jeu sur une scène où l'écran vidéo s'orne de milliers de chiffres, comme autant de rhizomes qui gagnent du terrain tout en n'allant nulle part. C'est plutôt réussi, si l'on excepte le parti pris du comédien trop collé au souci de faire vrai et qui donc bafouille et bégaye. Ce qui sonne, c'est vrai, réaliste, mais ne s'imposait pas à ce point.

Joelle Gayot (J.G.)



LA MACHINE DE TURING ^{4/5}

Après l'excellent film porté par l'interprétation de Benedict Cumberbatch, Benoît Solès à son tour s'attaque à l'histoire du mathématicien autiste qui parvint, pendant la Seconde Guerre mondiale, à briser le code d'Enigma, la machine utilisée par les nazis pour crypter leurs communications. Solès raconte le parcours rude de Turing avec une énergie folle, dans un décor minimaliste. Immense succès du off d'Avignon cette année. [Benjamin Locoge](#)

Le Canard enchaîné

IL Y A des moments de malaise. C'est qu'Alan Turing, le héros de cette histoire vraie, bégaie affreusement, notamment lorsqu'il est sous le coup de l'émotion et que l'agitent des gestes étranges et saccadés. On se dit que l'acteur Benoît Solès (qui a écrit la pièce) devrait en faire moins, que ce serait moins malcommode pour le spectateur... Et puis non, finalement.

Car le vrai Turing (1912-1954) était ainsi : proche de

l'autisme, à la fois fan de Blanche-Neige et mathématicien génial, qui, on ne l'a su que longtemps après sa mort, réussit, en 1942, à décrypter Enigma, le code chiffré utilisé par les nazis, exploit secret qui sauva des millions de vies. Mais ce héros était homosexuel. Pour la loi britannique, un crime jusqu'en 1967. Turing en fut l'atroce victime, jusqu'au suicide.

Avec ses beaux moments

amoureux, sa drôlerie, sa dureté, cette pièce impeccablement mise en scène par Tristan Petitgirard appelle à l'émerveillement (face à la nature, au mystère des choses, à tout ce que nous ne comprenons pas) et au respect des différences (un peu trop démonstrativement, parfois). Lesquels sont, au fond, inséparables.

J.-L. P.

● Au Théâtre Michel, à Paris.

L'OBS

Le destin brisé de Turing

LA MACHINE DE TURING, DE BENOÎT SOLÈS.
THÉÂTRE MICHEL, PARIS-8^e, 01-42-65-35-02.

★★★★☆ A Avignon cet été, on se bousculait pour avoir une place. A entendre les applaudissements crépiter dans la salle à Paris, c'est reparti comme en 14. Elle mérite d'être connue, l'histoire d'Alan Turing. Considéré comme le père de l'ordinateur, ce mathématicien anglais de génie a réussi à casser les codes secrets allemands et ainsi avancé de beaucoup la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cela n'a pas empêché la justice de Sa Majesté de lui infliger en 1952 un traitement de castration chimique



pour cause d'« *indécence manifeste et [de] perversion sexuelle* », autrement dit d'homosexualité. Condamnation dans laquelle on s'accorde généralement à voir la cause de son suicide, deux ans plus tard. Bien dirigé par Tristan Petitgirard, Benoît Solès (photo), auteur et interprète de cette pièce, ne fait pas oublier Benedict Cumberbatch dans « *Imitation Game* », le film de Morten Tyldum (2014), mais reste très touchant. Amaury de Crayencour, son acolyte, ne déploie pas la même subtilité.

JACQUES NERSON

LE FIGARO MAGAZINE



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

ALAN TURING, HÉROS DE THÉÂTRE

Un excellent spectacle populaire, qui prouve que l'homme est beaucoup plus intéressant que la machine.

Li aura fallu des dizaines d'années, un ou deux livres, un film et aujourd'hui une pièce de théâtre pour que le nom de Turing vienne aux oreilles du public, et au-delà de son nom la légende de ce mathématicien anglais, et au-delà de sa légende son œuvre, essentiellement ce qu'on appelle la machine de Turing, une sorte d'ancêtre de l'ordinateur qui permit aux forces armées britanniques de décrypter les codes de transmission des Allemands en 1943-1944. Nous ne sommes pas qualifiés pour accréditer cette histoire, mais la pièce de Benoit Solès donne envie d'en connaître davantage sur sa personnalité. Elle trace de lui en effet un portrait passionnant, que l'auteur incarne lui-même avec beaucoup de talent. De quoi faire un très bon spectacle. Très bon et très populaire, en ce qu'il rassemble une addition de réponses simples et opportunes à la curiosité d'un large public : un sujet excitant, le rapport entre le cerveau humain et la machine, un fait divers d'intérêt général, un contexte historique merveilleux, un héros, un suspense et une morale. Que demander de plus ?

On est ici dans le cas de figure d'un mariage réussi du théâtre et de la télévision. Les entrées dans le sujet sont nombreuses, c'est cela qui fait l'énergie d'un spectacle. Une entrée scientifique : elle est indispensable, mais elle n'est là que pour

poser le problème, elle n'a donc qu'une fonction secondaire. Le théâtre en effet ne sert pas à expliquer. Une entrée historique, qui elle, en revanche, est passionnante, même si elle prend des libertés avec la vérité. Elle est la part romanesque du théâtre. On en vient ainsi peu à peu à l'essentiel, c'est-à-dire à l'entrée psychologique. C'est ce qu'il y a de plus important dans l'équation posée par l'auteur et par sa pièce, et c'est ce qu'il y a de meilleur dans celle-ci : la figure de Turing. Qui était Turing ? Il était, si l'on a bien compris, un homme fragile, d'une sensibilité dévorante et d'une intelligence scientifique exceptionnelle. La raison de l'incroyable silence dont il fut victime, lui et son œuvre, tient à son homosexualité, que l'Angleterre considérait comme un crime.

Condamné en 1952, il fut jeté en prison et ne fut libéré qu'en acceptant de se soumettre à la castration chimique. Il se suicida peu après en croquant une pomme empoisonnée, comme Blanche-Neige qui toute sa vie avait été son icône. Un vrai sujet de théâtre, n'est-il pas vrai ? Avec même une dimension poétique et un grain de folie. Un vrai héros de théâtre.

***Une dimension
poétique et un
grain de folie***

La Machine de Turing, de Benoit Solès. Mise en scène de Tristan Petitgirard. Avec Amaury de Crayencour. Théâtre Michel (01.42.65.35.02).

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Le décodeur d'Enigma, mort pour homosexualité

Benoît Solès est un émouvant Alan Turing, père des ordinateurs, qui joua un rôle essentiel contre les nazis et se suicida en 1954, condamné pour homosexualité.

Il aimait Blanche-Neige, rêvait d'être réveillé par le baiser d'un prince charmant, et s'est suicidé en croquant dans une pomme enduite de cyanure le 7 juin 1954. Il avait 41 ans. Après un succès mérité dans le Festival off d'Avignon l'été passé, Benoît Solès, sur la scène du Théâtre Michel à Paris, incarne à nouveau Alan Turing, ce mathématicien fou et génial, géniteur des ordinateurs, qui, depuis, ont envahi notre quotidien, et qui contribua par ses découvertes à la victoire contre le nazisme.

Dans une mise en scène ingénieuse de Tristan Petitgirard – un mur animé où évoluent des objets et des images en fonction du récit –, Benoît Solès, également auteur du texte, donne la réplique à plusieurs personnages, un policier, son amant... tous interprétés par Amaury de Crayencour. Un duo efficace, crédible et sensible de bout en bout.

Recruté lors de la Seconde Guerre mondiale par les services secrets de Sa Gracieuse Majesté, le professeur Turing parvient, au prix de recherches acharnées, à décrypter Enigma, la machine électromécanique infernale par laquelle l'état-major allemand communiquait via des messages au codage jusque-là impénétrable. Il contribua ainsi à sauver de multiples vies et à accélérer les progressions alliées. Pour autant, Turing ne fut jamais officiellement reconnu, ni salué, ni récompensé. Et même suspecté de sympathies soviétiques.

En 1952, il est arrêté au prétexte d'une loi pudibonde datant de 1885 réprimant l'homosexualité, toujours interdite et sanctionnée alors au Royaume-Uni. Évo-

quant « *indécence manifeste (et) perversion sexuelle* », le tribunal lui donna le choix entre la prison et une castration chimique. Seconde solution qu'il choisit « *car sinon je n'aurais plus pu travailler, je n'aurais plus pu lire, ni écrire* », dit-il, la recherche étant son unique moyen pour faire vivre la mémoire de Christopher, son unique amour, qui avait su apprécier et défendre la force de la pensée scientifique de son amant.

CE N'EST QU'EN 2013 QUE LA REINE ÉLISABETH II RECONNAÎT ALAN TURING COMME HÉROS DE GUERRE ET LE GRACIE À TITRE POSTHUME.

L'intelligence artificielle, son autre passion

En dépit des pénibles injections hebdomadaires puis mensuelles d'oestrogènes qui auront pour seul effet d'accroître son mal-être et de fragiliser son organisme, Turing poursuit jusqu'à son dernier souffle ses travaux sur l'intelligence artificielle, son autre passion. Sur la scène, Benoît Solès porte haut ce personnage peu commun. Il traduit dans les mots, les attitudes, les gestes, toujours calés avec justesse, qu'il s'agisse du bégaiement ou d'un sourire malicieux devant un jeu d'échecs ou une équation, les facettes complexes de cet homme d'apparence ordinaire. Une telle interprétation n'en est que plus émouvante, même romancée. Défile sous nos yeux l'existence d'un savant généreux sacrifié au nom d'une morale aussi crétine qu'abjecte. On en sort forcément bouleversé. ■

GÉRALD ROSSI

La Machine de Turing. Du mardi au samedi à 21 heures, dimanche à 16 heures, Théâtre Michel, 38, rue des Mathurins, Paris 8^e. Tél. : 01 42 65 35 02.



X

Benoît Solès (à gauche) incarne sur scène Alan Turing, ce mathématicien génial, géniteur des ordinateurs. F. Rappeneau

LA CROIX

samedi et dimanche

Théâtre

La solitude d'un génie



Benoît Solès (à g.) et Amaury de Crayencour. Fabienne Rappeneau

Devant des élèves sceptiques, Alan Turing bégaye : et si les robots étaient capables de réfléchir, peut-être même de... ressentir ? À le voir se ronger frénétiquement les ongles, assailli de tics nerveux, on se demande si le mathématicien britannique ne parle pas d'abord de lui, bafoué par des contemporains qui voient en ce génie un « taré », et chez l'homosexuel un danger. Le comédien Benoît Solès, auteur de cette pièce remarquée dans le festival « off » d'Avignon, prête sa fragilité et son regard bleu perçant au père de l'informatique moderne, brillant décrypteur des codes nazis. Amaury de Crayencour lui donne la réplique, convaincant dans le rôle du joueur d'échecs Hugh Alexander comme dans celui d'un inspecteur, bouleversé par la solitude de cet homme qui disait n'avoir que les chiffres pour amis.

Jeanne Ferney

Jusqu'au 31 déc. Rens. : 01.42.65.35.02, theatre-michel.fr

THÉÂTRE

LE MODESTE DE LA SEMAINE

Le génie aux oubliettes

Il est longtemps resté dans les oubliettes de l'histoire, avant de se rappeler à notre bon souvenir. Il y eut d'abord un film, *Imitation Game* (2015) puis le roman de David Lagercrantz, *Indécence manifeste* (Actes Sud, 2016). Mais ni l'un ni l'autre n'offraient un portrait si sensible et déchirant d'Alan Turing, génie anglais des mathématiques au destin tragique. D'abord une scolarité brillante, marquée par la mort de son ami le plus proche, Christopher, des travaux foisonnants sur l'intelligence artificielle, puis un recrutement par les services secrets britanniques pour décrypter les messages codés de la machine



AMAURY DE CRAYENCOUR ET BENOÎT SOLÈS

nazie Enigma. Turing donne ainsi naissance à l'ancêtre de l'ordinateur. Fait d'armes longtemps resté inconnu, car classé secret-défense. Le mathématicien sera condamné à la castration chimique pour cause d'homosexualité, alors considérée comme un crime. On est en 1952. Turing se suicide deux ans plus tard, à 41 ans. Il faudra attendre le 24 décembre 2013 pour le voir réhabilité à titre posthume par la reine Elisabeth II. Benoît Solès, auteur du texte, est aussi celui qui campe Turing dans ce spectacle, grand succès du dernier « off » d'Avignon, « visionnaire et inadapté, héros et martyr ». Corps tordu, regard inquiet et pénétré, bégaiement plus vrai que nature, sensibilité à fleur de peau, il fait entendre la voix du génial illuminé et répare l'injustice. Saisissant. ■ N.V.E.

Fabienne Rappeneau

La Machine de Turing, Théâtre Michel, Paris VIII^e. Jusqu'au 31 décembre.

La Machine de Turing

THÉÂTRE Il bégaye, a des gestes bizarres, est habillé comme l'as de pique et globalement ne paye pas de mine. Difficile de croire que l'homme que l'on découvre ainsi en train de répondre confusément aux questions d'un policier est le génial Alan Turing, un des pères, grâce à sa célèbre « machine », de l'intelligence arti-



ficielle. Le comédien Benoît Solès (*en photo, à droite*) campe avec d'autant plus d'empathie ce mathématicien tourmenté qu'il est lui-même l'auteur de la pièce. Par le biais de cet interrogatoire chaotique, il esquisse en quelques traits marquants la figure complexe d'Alan Turing – de sa passion pour *Blanche Neige*, le film de Walt Disney, à ses réflexions novatrices sur les machines pensantes. Où l'on apprend que rigueur mathématique et fantaisie poétique ne sont pas forcément incompatibles – tournure d'esprit originale qui permet à Turing de déchiffrer pendant la guerre le code secret Enigma des nazis. Il est soupçonné d'espionnage, mais le danger qui le guette vient d'ailleurs. Condamné pour homosexualité – un crime au Royaume-Uni jusqu'en 1967 –, il doit choisir : la castration chimique ou la prison. Il opte pour la première et finalement se suicide en mangeant une pomme empoisonnée, comme dans son film préféré. Tenu de bout en bout par une tension sans relâche, ce spectacle remarquablement mis en scène par Tristan Petitgirard, entre tendresse et émerveillement, évoque de façon sensible le destin tragique d'un génie scandaleusement rejeté au ban de la société. ♡

HUGUES LE TANNEUR



**Parmi notre choix de 9 spectacles « à voir absolument » :
La Machine de Turing : aux sources de l'intelligence artificielle**

Le bouche-à-oreille a formidablement fonctionné pour ce qui est en passe de devenir la sensation du off. L'incroyable Benoit Solès donne corps et voix à Alan Turing, génial mathématicien britannique, théoricien de l'intelligence artificielle et de l'informatique. Aux côtés d'Amaury de Crayencour, il incarne un Turing sensible, illuminé, un Rain Man à l'humour décapant. « J'ai voulu célébrer le visionnaire et l'inadapté », explique Benoit Solès. La mise en scène de Tristan Petitgirard est sobre et haletante. Les costumes nous projettent dans un Manchester inquiétant. Les représentations sont bondées et la pièce promise à une belle tournée.

Olivier Ubertalli, 12 juillet 2018

http://www.lepoint.fr/culture/avignon-off-2018-9-spectacles-a-voir-absolument-12-07-2018-2235659_3.php



Le festival Off se poursuit jusqu'au 29 juillet. Parmi les 1538 spectacles qui s'y jouent, un nouveau record, voici nos coups de cœur.

[...]

Regard bleu perçant et diction saccadée, nervosité jusqu'au bout des ongles, rongés, humour fin et grinçant de celui qui se défend, Benoit Solès est prodigieux en Alan Turing, dont il retrace l'histoire hors du commun dans ce spectacle passionnant, drôle et sensible. Génie britannique incompris, raconté également dans le film « Imitation Game » sorti en 2015, Turing et ses découvertes ont changé le cours de l'histoire. Il brisa les codes d'Enigma, machine de cryptage nazie, et ouvrit la voie à l'informatique. Enfant timide et bègue, humilié réfugié dans les mathématiques, rêveur et visionnaire, Turing ne connaîtra pas la gloire méritée. En cause, sa singularité et son amour des garçons.

Sylvain Merle/Gregory Plouvier, 19 juillet 2018

<http://www.leparisien.fr/culture-loisirs/festival-d-avignon-nos-coups-de-coeur-19-07-2018-7826091.php>

CRITIQUE - Deux spectacles très différents décryptent ces grands mathématiciens qui ont bouleversé leur siècle. L'inventeur de la lunette astronomique, à la Reine Blanche (XVIIIe), et celui de l'ordinateur, au Théâtre Michel (VIIIe).

La machine de Turing

L'un des grands succès d'Avignon off, l'été dernier, est repris au Théâtre Michel racheté par Francis Nani qui a confié la direction de la salle à Sébastien Azzopardi. Comédien sensible au parcours très large, de Neil LaBute à Edmond Rostand, Benoit Solès écrit parfois. Avec *La Machine de Turing*, il signe une pièce remarquable, très bien construite et touchante. Mis en scène avec tact par Tristan Petitgirard qui dirige également Amaury de Crayencour dans un éventail de rôles secondaires, mais tous importants, Benoit Solès est cet homme bouleversant, ce savant très intelligent, être timide, mal à l'aise avec les sentiments, homosexuel en un temps où la loi pouvait vous condamner. Le comédien a été frappé par le destin tragique d'Alan Turing. Des livres, des films ont tenté de cerner et ce parcours hors norme et cette personnalité peu faite pour le bonheur. Mais avec ce spectacle concis, Solès nous le fait encore mieux approcher et comprendre.

Le mathématicien Alan Turing (1912-1954) est connu pour deux faits très importants: durant la seconde guerre mondiale, il réussit à décrypter le code des nazis «Enigma». Les historiens estiment que sa découverte permit d'éviter des centaines de milliers de morts et permit également que la guerre se termine en 1945. D'autre part, et c'est à quoi se réfère le titre de la pièce, il jeta les bases de l'informatique, mit en place les premiers éléments intellectuels et techniques des ordinateurs. Benoit Solès fait débiter la pièce en janvier 1952 à Manchester. Turing, 40 ans, qui est alors professeur de mathématiques au King's College de Londres et à l'université de Manchester, a porté plainte pour un cambriolage. Il est convoqué par l'inspecteur Mick Ross... En une série de scènes brèves, en un va-et-vient très maîtrisé, nous plongeons dans la vie, nous comprenons les événements de cette vie, nous apprenons une certaine vérité d'Alan Turing.

Un décor harmonieux et efficace d'Olivier Prost, les lumières de Denis Schlepp, le travail vidéo de Mathias Delfau, la musique de Romain Trouillet et les costumes de Virginie H., tout concourt à une perfection de représentation. La direction de jeu, le mouvement, le rythme imprimés par Tristan Petitgirard sont excellents. Amaury de Crayencour en quatre personnages, donne la mesure de la subtilité de ses dons. Quant à Benoit Solès, il laisse sourdre le chagrin profond de l'éternel enfant fasciné par le film *Blanche-Neige* et qui devait, après avoir connu la prison pour homosexualité, se suicider en croquant une pomme empoisonnée. Il nous fait sentir le désarroi d'un être d'une intelligence exceptionnelle, un homme courageux et digne, mais qui ne possédait pas les armes qu'il aurait fallu face à une société hypocrite et cruelle.

LA MACHINE DE TURING - un hymne à la différence



Après les deux brillants spectacles que lui a consacrés Jean-François Peyret, *Turing-machine* et *Histoire naturelle de l'esprit - suite et fin*, on pouvait penser que tout avait été dit sur Alan Turing, l'inventeur du premier ordinateur. Et pourtant il vient d'inspirer à Benoît Solès une nouvelle pièce très biographique et psychologique : ***La Machine de Turing***. La pièce a passionné les spectateurs du dernier festival d'Avignon et il est probable qu'elle connaîtra le même succès à Paris. Benoît Solès qui interprète lui-même Alan Turing compose un personnage brillant, génial et remarquablement gentil. On est bouleversé autant par sa maîtrise des chiffres que par sa personnalité : bègue, il passe son temps à faire le pitre pour masquer une homosexualité qui lui vaudra d'être condamné en 1952 avant de décider de croquer une pomme empoisonnée, comme Blanche-Neige son héroïne préférée. Pomme croquée qui deviendra bien plus tard l'emblème d'Apple... On suit avec avidité le parcours de cet homme et même si on est dépassé par son agilité d'esprit (la façon dont il déchiffre les messages cryptés que les nazis s'envoient par l'intermédiaire de la machine Enigma ou la conception de son ordinateur qu'il baptise Christopher du nom de son premier amour), il réussit pourtant à nous persuader que penser n'est pas l'apanage de l'humanité mais peut prendre diverses formes et émaner aussi de machines. Plus qu'une biographie, c'est aussi un hymne à la différence qu'a écrit Benoît Solès.

Une semaine dans le « off » d'Avignon

La section parallèle du festival de théâtre continue jusqu'au 29 juillet

AVIGNON - envoyée spéciale

Le festival « off » d'Avignon s'achève le 29 juillet. 133 lieux, 1 538 spectacles : rendre compte de cette section parallèle relève de la gageure. Nous avons passé une petite semaine à arpenter ce « off » qui recouvre d'affiches les murs de la ville, anime les rues de parades en tout genre, s'invite aux terrasses des cafés sous forme de tracts ou d'extraits déclamés, et transforme la cité des Papes en bouillonnante capitale du théâtre. De 10 heures à 23 heures, on passe du rire aux larmes, du coup de cœur à la déception, de la découverte de nouveaux artistes aux retrouvailles avec d'anciennes gloires. Toute la diversité de ce que peut offrir la scène – pour le meilleur et pour le pire – est réunie dans ce chaudron créatif où tous les espoirs d'envol, mais aussi tous les risques d'insuccès, sont possibles.

En quelques jours, nous avons assisté à dix-sept spectacles. Comment choisir, comment couvrir ce rendez-vous tentaculaire ? En furetant et en prenant le parti de l'éclectisme, vertu cardinale de ce festival désordonné et folsonnant. Car il n'y a que le « off » pour offrir une telle « pagaille » de spectacles dans des théâtres de toutes tailles. Quel point commun y a-t-il entre la salle du Palace, usine à rire, et le Théâtre des Carmes, à la programmation engagée ? Aucun. Alors on a testé tous les genres, bon nombre de lieux, privilégiant les nouvelles créations, tendu l'oreille à la terrasse des cafés pour écouter les conseils des festivaliers, retenu les nouvelles propositions de metteurs en scène ou de comédiens dont on avait apprécié le travail les années précédentes, et résisté à lire les recommandations des confrères (pour éviter d'être moutonnier).

Les journées furent chaudes, denses en kilomètres parcourus. Mais on reste épaté de pouvoir, en quelques heures, passer de l'adaptation militante des travaux des sociologues Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (*La Violence des riches* au Théâtre des Carmes, redoutable démonstration sur la face cachée du capitalisme), au récit touchant de l'enfance de Jean-François Dérier (*Le Jour où j'ai appris que j'étais juif*, au Théâtre du Chêne noir, mis en scène sans inspiration par Georges Lavaudant), à un texte désopilant et poétique de Jean-Louis Fournier (*Le CV de Dieu*, au Théâtre Actuel) opposant, dans un face-à-face réjouissant, Jean-François Balmer et Didier Bénureau, comme toujours épatant.

Et puis, il y a ces moments où une histoire vous fait monter les larmes aux yeux. Il est rare que le théâtre s'attaque aux difficultés du monde rural. La pièce *Les Fils de la terre* (à Présence Pasteur), tirée du documentaire d'Edouard BERGEON et adaptée par Elise Noiraud, est imparfaite dans son rythme, mais décrit avec force le drame de Sébastien, jeune agriculteur qui a repris l'exploitation familiale et croule sous les dettes. Quelques heures plus tard, on sourit devant le one man show de Waly Dia dans la petite salle du Paris. Ce



Benoit Solès, à gauche, et Amaury de Crayencour dans « La Machine de Turing », de Benoit Solès. FABIENNE RAPPENEAU

Chaque édition a ses pièces qui, grâce au bouche-à-oreille, ne désemploient pas : « La Machine de Turing » en fait partie

jeune humoriste d'origine franco-sénégalaise, ancien du Jamel Comedy Club, rode les punchlines de son nouveau stand-up. Waly Dia est désormais père, alors il se penche avec malice sur les enjeux de l'éducation, mais aussi sur le vivre-ensemble qu'il préfère nommer le « vivre avec ». Parmi les seuls-en-scène humoristiques, on a pris un plaisir fou à redécouvrir *Chatons violents* (au Théâtre des Béliers), sur scène, Océan (c'est désormais son nom depuis qu'il a annoncé être un homme trans) fait mieux qu'Océanrosemarie (son ancienne identité). Intelligent, remuant et bien construit, ce spectacle remanié et resserré met l'humour au service d'une réflexion sur ce que cet artiste appelle, à bon escient, les « bons Blancs bobos ».

Changement de décor. Le lendemain, avec Jacques Boudet, l'un des piliers de la « famille » du réalisateur Robert Guédiguan, dans *Visites à Mister Green* (au Théâtre du Chien qui fume). La pièce a connu un gros succès lors des éditions 2016 et 2017 du « off », alors elle est reprise les jours pairs et, les jours impairs, est présentée, pour la première fois, la suite : *Retour chez Mister Green*. Hymne à la tolérance, on comprend, et on est réconforté, que cette pièce, bourrée d'humanité, dans laquelle Jacques Boudet est formidable, attire autant de festivaliers. Parmi les nouvelles créations,

La Machine de Turing (au Théâtre Actuel) fait un carton. Chaque édition du « off » a ses tubes, ses pièces qui, grâce au bouche-à-oreille, ne désemploient pas : *La Machine de Turing*, de et avec Benoit Solès, en fait partie. Sensible, haletant et judicieusement mis en scène, ce spectacle sera repris à Paris à la rentrée, et il y a fort à parier que l'histoire de ce génial mathématicien britannique se retrouvera multinominée lors des prochains Molières. Nouvelle création aussi, la comédie romantique imaginée par Rudy Milstein (*J'aime Valentine mais bon...* au Théâtre du Chêne noir) laisse en revanche un goût d'inachevé. On ressort épuisé par ce flot de paroles d'un trentenaire en plein spleen postattentat et par cet encombrant décor qui ne cesse d'être déplacé. La pièce est toutefois sauvée par la sincérité de jeu de cet ancien de la troupe à Palmade, aux faux airs de Romain Duris, et de sa complice, l'excelle Agnès Miguras.

Emballements et déceptions

Et puis il y a ces journées faites de hauts et de bas. D'emballements et de déceptions. Serena Reinaldi nous déconcerte dans sa nouvelle pièce, *Bambina, l'histoire d'une call-girl qui a fait tomber le pouvoir* (au Théâtre Le Petit Chien). Ce n'est pas son interprétation qui est en cause, mais cet invraisemblable reality-show politique et médiatique, sans subtilité.

Il y a parfois de bonnes idées qui laissent le spectateur sur sa faim. *Fucking Happy End* (au Théâtre du Train bleu) en est un exemple. Un pitch séduisant – pulvériser le conte de *Peau d'âne* – une troupe de comédiens épatante, mais un spectacle (trop) foutraque, (trop) bruyant, qui transforme ce manifeste féministe en tragicomédie (trop) grotesque. Pour d'autres raisons, nous sommes sorti déçus de *Bienvenue en Corée du Nord* (au Théâtre des Halles). Ce quatuor de clowns attachants, très bien costumés, ne parvient pas à nous embarquer dans la mise en abyme de leur voyage au pays de la propagande.

Mais le « off », c'est aussi des spectacles jeune public. A 11 heures, les familles se pressent pour découvrir le concert de Marianne James dans le personnage de *Tatie Jambon* (au Paris). C'est la première fois que cette cantatrice pop use de son excentricité et de sa douce folie pour conquérir le cœur des enfants. Bossa-nova, rock, salsa, samba, le charme de ce

foisonnant spectacle musical opère grâce à des textes tout sautillants. C'est réjouissant, même pour les parents.

Voilà. On a sans doute loupé des pépites, évité aussi quelques heures d'ennui. Parmi les spectacles à

voir d'ici au 29 juillet, citons également *Cent mètres papillon* (à La Manufacture), l'étonnante et émouvante histoire d'un nageur de haut niveau devenu comédien. Tout est possible à Avignon. ■

SANDRINE BLANCHARD

Un bilan comparable à 2017

Si le rendez-vous officiel du Festival d'Avignon, le « in », a fermé ses portes le 24 juillet, le « off » se poursuit jusqu'au 29 juillet. L'Association Festival & Compagnies propose, pour la première fois, une carte d'abonnement donnant droit à 30 % de réduction et à l'entrée des spectacles à 1 euro seulement pour les jeunes de 12 à 25 ans. Pour l'heure, cette 52^e édition enregistre des chiffres comparables à ceux de 2017, et ce malgré la Coupe du monde de football et l'absence de pont du 14-Juillet. A la date du 19 juillet, 58 742 cartes d'abonnement ont été vendues. Devenu, pour les compagnies, un passage incontournable pour diffuser leurs spectacles, le « off » 2018 a délivré 3272 accréditations professionnelles (dont 1 276 à des programmateurs et 542 à des journalistes).

scènes

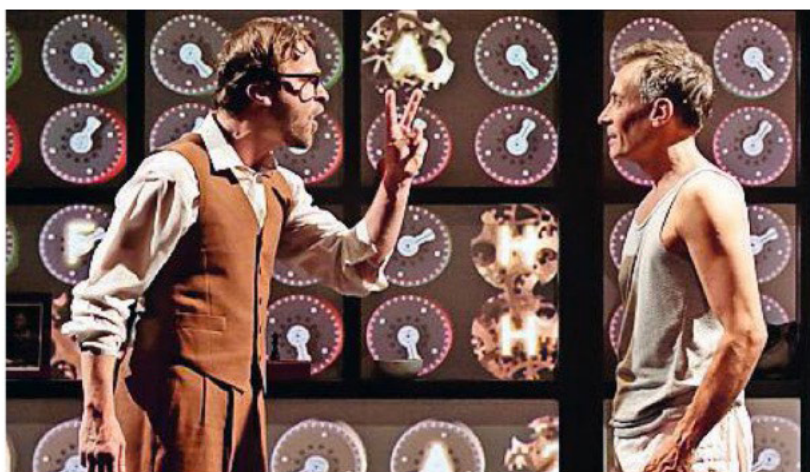
31

affaires culturelles

Textes : Myriem Hajoui, Gregg Michel

des chiffres et des êtres

La machine de Turing

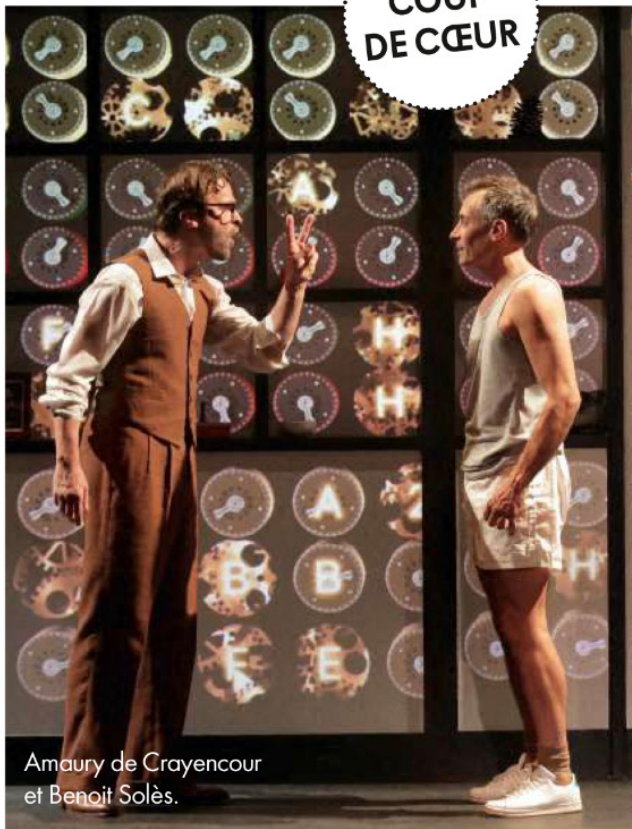


© Fabienne Rappeneau

C'est l'histoire d'un homme qui court. Après le temps, après son destin, après des réponses. Un génie méconnu à la destinée hors du commun qu'on a voulu faire taire et oublier, mais qui a contribué de manière significative à faire de notre vie ce qu'elle est aujourd'hui. Qui d'autre peut se targuer d'avoir brisé un code secret allemand pendant la Seconde Guerre mondiale tout en posant les bases de l'informatique telle qu'on la connaît? Alan Turing a vécu plusieurs vies en un peu moins de 42 ans et la pièce réussit le tour de force de les représenter au plus près, des secrets inviolables aux réussites damnées. Écumant les allers-retours dans le temps pour éclaircir les équations de ce héros malgré lui, Benoît Solès incarne un physicien passionné à l'extrême et investi au risque de se perdre. Sa performance d'acteur, intense et chargée d'émotion, entraîne le spectateur dans une Angleterre délétère et rompt régulièrement le quatrième mur afin de devenir le narrateur d'un drame à multiples niveaux. Également auteur de la pièce, le comédien connaît son sujet sur le bout des doigts et ne sombre jamais dans le pathos, donnant même l'opportunité de rire de bon cœur grâce à des réparties bien senties avant de montrer toute l'étendue de son talent dramatique lorsque la machine s'emballle. Face à lui, Amaury de Crayencour incarne pas moins de trois personnages clés : Mick Ross, l'enquêteur qui deviendra à la fois l'ami et la cause de la chute de Turing, Arnold Murray, amant et voyou

qui profitera de lui, ainsi que Hugh Alexander, le champion d'échecs qui l'entraînera dans l'aventure Enigma. Deux acteurs pour quatre rôles et des années qui défilent, mais ce ne sont que des chiffres. Les émotions provoquées sont réelles et les enjeux palpables : mené par une curiosité et une confiance sans failles, Turing sait qu'il peut craquer le code germanique soi-disant inviolable, tout comme il sait que sa machine pourra un jour penser. Cette machine est d'ailleurs un personnage à part entière, et la mise en scène de Tristan Petitgirard la place au centre de l'action, dans tous les sens du terme. Le décor devient cinématique, entre projections et ambiances sonores, permettant au public de pénétrer au cœur d'un esprit supérieur, dominé par une soif de savoir aussi inextinguible que sa solitude. La pièce donne à découvrir l'homme derrière le mythe, celui que l'histoire a voulu mettre au rebut après l'avoir utilisé car trop incontrôlable. Homosexuel à une époque où c'était encore un délit des plus graves, la fin de sa vie symbolise à elle seule le mépris d'un temps inhumain mais révolu. A priori. C'est l'histoire d'un génie incompris, d'un esprit hors-norme, d'un destin incroyable, d'une injustice tragique. C'est l'histoire d'un homme qui court. G.M.

Jusqu'au 30 novembre du mardi au samedi à 21 h, le dimanche à 16 h au Théâtre Michel, 38, rue des Mathurins, 8^e, M^o Havre-Caumartin. P. : 30 € à 49 €, www.theatre-michel.fr/Spectacles/la-machine-de-turing

COUP
DE CŒURAmaury de Crayencour
et Benoît Solès.

THÉÂTRE

MACHINE À SUCCÈS

PAR ANNA NOBILI

Rendre à Alan Turing ce qui lui appartient. Ce mathématicien anglais, qui a mis au point une machine capable de percer les mystères des messages nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, fut condamné pour « indécence manifeste et perversion sexuelle » en 1952, en raison de son homosexualité, et mourut deux ans plus tard. L'inventeur de l'ancêtre de l'ordinateur revient aujourd'hui dans la lumière. Enfin.

Être embarqué par une vie folle. Un génie condamné au silence et mis au ban de la société. Après deux ans de castration chimique, Turing aurait mis fin à ses jours en croquant dans une pomme au cyanure. Élisabeth II lui accorde la clémence royale soixante ans plus tard. Incroyable mais vrai !

Admirer Benoît Solès. Il y eut un film (« Imitation Game », avec Benedict Cumberbatch), un livre (« Indécence manifeste », de David Lagercrantz, éd. Actes Sud), mais c'est le théâtre qui permet d'approcher le mystère Turing de la façon la plus sensible, la plus juste. Benoît Solès a écrit la pièce. Aux côtés d'Amaury de Crayencour et dans une multitude de rôles, il campe le génie tourmenté et inadapté. Corps recroquevillé et élocution hésitante – le savant était bègue –, il est bouleversant. ■

« LA MACHINE DE TURING », jusqu'au 31 mars 2019, Théâtre Michel, Paris-8°.

Le Journal du Dimanche

42

LE JOURNAL DU DIMANCHE

DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 2018

Plaisirs Théâtre

L'HOMME ET LA MACHINE

TRIOMPHE Benoît Solès raconte la genèse de « La Machine de Turing », sa pièce à succès sur l'inventeur des ordinateurs, génie confiné au secret

La Machine de Turing ★★★★★

Au Théâtre Michel, qui affiche complet depuis trois mois, Benoît Solès est chez lui. Chaque soir, dans sa loge, le comédien suit le même rituel : il se farde le visage entièrement tel un clown ou un tragédien. « Je prends tout mon temps et je mets beaucoup de maquillage, dit-il. Mais juste avant d'entrer en scène, je me passe sous l'eau, j'enlève tout d'un coup. Sachant que je vais me mettre à nu, émotionnellement et physiquement, j'ai besoin de sentir qu'il n'y a plus aucun filtre... »

L'autre soir, au sortir de la pièce, Florian Zeller, auteur à succès s'il en est, lui a pourtant adressé un compliment qui l'a touché. « Il m'a dit avoir aimé voir le comédien disparaître derrière son personnage. C'est tout le paradoxe : pour mieux disparaître, je dois tout montrer de moi, mettre à nu mes failles. » Apparaît alors un autre : le Britannique Alan Turing, héros bègue et génie solitaire qui a réellement existé. C'est ce destin brisé qui a inspiré à Benoît Solès sa *Machine de Turing*, un biopic théâtral dont il est aussi l'auteur, joué à guichets fermés depuis sa création l'été dernier dans le Off d'Avignon. Et déjà promis à une longue tournée jusqu'en 2020.

Mathématicien de génie, Turing fut l'un des premiers théoriciens

de l'informatique. La légende dit que son suicide, à 41 ans en croquant une pomme empoisonnée au cyanure, aurait inspiré le célèbre logo de la firme Apple ! Une chose est sûre : en parvenant à casser les codes d'Enigma, le système de cryptage des messages militaires nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, Turing aida à mettre fin au conflit. Son exploit, resté secret-défense, n'empêcha pas les autorités anglaises de le punir pour « délit d'homosexualité », lui donnant à choisir entre la prison et la castration chimique.

Un destin hors norme

Autant de péripéties que Benoît Solès ramasse dans une dramaturgie limpide où il soigne l'apparition de son « personnage toujours en déséquilibre ». Pour être « plus crédible », il a perdu 10 kilos et longuement aiguisé son art de bégayer. « Ma motivation était forte, ce n'était pas une contrainte, avoue-t-il. Tristan Petitgirard, le metteur en scène, me sentait plein du personnage, presque trop. Il m'a aidé à codifier sa façon d'être dans son monde légèrement autiste. » De même, son partenaire Amaury de Crayencour accompagne les méandres de ce destin hors norme au fil de saynètes très animées. Il joue successivement un policier, un amant et un collègue de Turing. « C'est lui qui permet au public d'entrer dans l'histoire, de faire ce chemin qui part de l'incompréhension jusqu'à l'empathie amicale », indique Solès, que certains spectateurs, croyant bien faire, félicitent de son « adaptation » du film *Imitation Game*, sorti en 2014.

« En fait, explique-t-il, j'ai commencé à m'intéresser à Turing en 2009, quand j'écrivais *La Métamorphose des amants*, que je n'ai pas pu monter encore. Elle est inspirée du tableau d'André Masson sur lequel une créature croque une pomme. C'est en me renseignant sur la symbolique de cette pomme que je suis tombé sur Turing. En 2013, j'en avais déjà écrit six ou sept versions quand j'ai appris que ce film hollywoodien allait se faire. Dégouté, j'ai abandonné. » Deux ans plus tard, il le découvre en salles et se ressaisit : « Je trouvais le personnage de cinéma [interprété par Benedict Cumberbatch] lisse et loin de ce que j'avais pu ressentir. Cela m'a secoué. Je me suis remis à la table. »

Il sculpte alors, durant l'été 2017, son ultime version, la bonne. Doué d'un rapport quasi mystique aux folles équations qui se bousculent en lui, son Turing sera plus rare, plus militant aussi : à l'aise avec son homosexualité illégale et pourquoi pas amoureux. « Contrairement à une image entretenue, par sa mère notamment, il était très à l'aise avec ça », assure Benoît Solès. De quoi le rendre plus vivant encore dans le tourbillon de secrets de sa vie, restitués avec force détails aussi surprenants que véridiques, comme ces deux lingots d'argent que le mathématicien crût bon d'enfourer dans un parc, jamais retrouvés.

Archives abondantes

Tout à son rôle, l'auteur-interprète est ainsi allé, l'hiver dernier, jusqu'à fouler la terre de Bletchley Park, au nord de Londres, les fics de Cambridge et la maison où son



Amaury de Crayencour et Benoît Solès. FABIENNE RAPPENEAU

héros habita près de Manchester. « J'avais besoin de ces images pour le jouer », précise le comédien, qui a aussi bénéficié d'archives abondantes pour ses recherches. « Mais mon premier lien avec lui, poursuit-il, c'est que je suis gay, bien sûr. J'avais le même lien avec Tennessee Williams dans ma pièce précédente [Appellez-moi Tennessee]. Leurs drames m'ont nourri. C'est une évidence que je ne revendique pas mais dont je suis fier. »

Et qui n'est pas étrangère à l'impact du spectacle sur le public, touché par l'injuste disgrâce de son héros autant que par son génie. « Je n'avais encore jamais vécu ça. À la fin du spectacle, des gens viennent me serrer dans leurs bras, me parler de leur bégaiement ou de leur homosexualité. »

ALEXIS CAMPION

Théâtre Michel (Paris 8°), jusqu'au 27 avril. 1h20.



PRESSE/FABRIENNE RAPPENEAU

Une machine bien huilée

Après le grand écran, Alan Turing, ce mathématicien anglais qui perça le code de la machine allemande Enigma pendant la Seconde Guerre mondiale, est évoqué sur la scène.

Nos amis d'outre-Manche sont parfois bien étranges... On sait qu'Oscar Wilde a été condamné à la prison pour son homosexualité et qu'il est venu se réfugier en France. C'est certainement ce qu'aurait dû faire Alan Turing au lieu d'accepter un traitement hormonal de castration chimique censé le couper de son goût pour les jeunes gens. Le mathématicien aurait mérité pourtant la reconnaissance de la pudique et hypocrite Albion, puisque la machine de son invention, qui permit de décrypter de nombreux messages ennemis, a sauvé, sans nul doute, des milliers de combattants alliés. Mais la pudibonderie anglo-saxonne l'a emporté et notre héros, désespéré, s'est

Amaury de Crayencour
et Benoit Solès. Un spectacle
qui s'inspire d'une histoire vraie.

CULTUR

suicidé. C'est ce que nous raconte Benoit Solès, s'inspirant d'une histoire vraie et sans doute aussi du film *Imitation Game*, de Morten Tyldum. Son spectacle fut un des grands succès du dernier Festival d'Avignon et on comprend bien pourquoi. Il a tout pour plaire si l'on en juge par les préoccupations d'aujourd'hui. Une pièce à thème, de l'émotion, une cause à défendre...

C'est vrai que c'est plaisant. Les spectateurs, nombreux, sont ravis et puis c'est toujours formidable de voir que l'on peut remplir une salle sans vedette et avec de l'exigence quant au sujet. Une mise en scène probe de Tristan Petitgirard, une écriture efficace, un sujet en or et mode, que demande le peuple? Il faudrait vraiment être mal embouché pour ne pas être conquis.

Et puis il y a les deux comédiens: Amaury de Crayencour est très bien; mais c'est bien sûr Benoit Solès qui emporte le morceau. Voici un comédien qui vieillit bien et qui fait du théâtre en s'engageant pleinement. Bravo à lui. Cela dit, ce type de pièce biographique ne permet guère de développer de vrais personnages, qui restent tout de même un peu schématiques. Mais, nous dira-t-on, comment faire autrement? C'est néanmoins la limite du genre et, en conséquence, la limite du jeu d'un comédien. Il fallait bien un petit bémol... ●

Jean-Luc Jeener

La Machine de Turing,
de Benoit Solès, Théâtre Michel,
Paris VIIIF, 21 heures.
Tél.: 01.42.65.35.02.

Paris et moi Sorties

Théâtre

Un génie sacrifié

Un destin aussi fabuleux que tragique. Le 7 juin 1954, Alan Turing, mathématicien anglais qui décrypta la machine Enigma des nazis, se suicide en croquant une pomme empoisonnée au cyanure. Il avait 42 ans et venait d'être condamné à la castration chimique pour homosexualité. Après avoir triomphé à Avignon, Bruno Solès et son complice Amaury de Crayencour brûlent les planches parisiennes avec *La Machine de Turing*, un spectacle magistral, intense et sensible, qui brosse, tout en finesse, le portrait de ce héros de l'ombre. La pièce du moment. C.D. Jusqu'au 31 mars au Théâtre Michel, 38, rue des Mathurins, 8°. 01 42 65 35 02. theatre-michel.fr. De 30 à 44 €.



Attention, c'est une bombe d'intelligence artificielle à Avignon qui séduit un public toujours plus nombreux et risque très certainement de faire un carton dès la rentrée parisienne. Elle est signée Benoît Solès qui signe la pièce et incarne le rôle d'Alan Turing, père de l'ordinateur moderne et créateur de la machine de Turing qui fut, durant la seconde guerre mondiale, recruté par les services secrets britanniques pour tenter de décrypter, avec succès, la machine de guerre nazie Enigma. Un cerveau génial, mais aussi une personnalité d'une timidité maladive, dotée d'une sensibilité à fleur de peau et qui ne cachait pas son homosexualité. Condamné à un traitement hormonal dégradant par la justice anglaise dans les années 50, il se suicida à 42 ans en croquant dans une pomme empoisonnée, comme Blanche-Neige. Dans un décor vivant et imagé, Benoit Solès incarne le personnage de manière prodigieuse face à Amaury de Crayencour qui joue les autres personnages. Bégayant, introverti, coureur de marathon, drôle, le personnage qu'il incarne sur la scène est d'une humanité éblouissante. On suit, comme un thriller, cette courte existence de génie incompris d'abord, puis utilisé en temps de guerre et dissimulé par la société en raison de ses amours prohibées par la morale. Une histoire et une interprétation incroyablement riches et d'une puissance absolue.

Hélène Kuttner, 18 juillet 2018



LA MACHINE DE TURING

Théâtre Michel
38, rue des Mathurins
75008 Paris
Tél : 01 42 65 35 02
Jusqu'au 31 décembre
Du mardi au samedi à 21h
Dimanche à 16h



Photo © Fabienne Rappeneau



Allergique aux mathématiques, ne pas s'abstenir ! L'histoire de l'incroyable destin du mathématicien anglais Alan Turing à l'origine de « l'ancêtre » de l'ordinateur est passionnante. Passionnante car, avant d'être l'homme de génie dont les travaux ont bouleversé le cours du 20ème siècle, Turing est un être différent, inadapté aux codes sociaux et par conséquent incompris et en souffrance. Rejeté, par ailleurs, du fait de son orientation sexuelle, il ne trouve refuge que dans les chiffres. Des chiffres qu'il triture jusqu'à plus soif pour tenter de percer le secret de la programmation de la Nature et découvrir le sens du Monde, rien que cela ! Une quête du Graal quasi mystique qui obsède l'homme attachant, tout en candeur et sensibilité qu'incarne avec une grande liberté de jeu Benoit Solès, héros et auteur de cette pièce intense et intelligente. Consacrant toute son énergie à la création d'une machine pensante, Alan Turing est sollicité pendant la seconde guerre mondiale par les services secrets britanniques pour briser le code secret de la machine allemande Enigma. Une mission qu'il accomplira avec succès et qui le contraindra au silence pour raison d'état avant d'être condamné pour homosexualité et de se suicider, à 41 ans, en croquant dans une pomme empoisonnée « comme Blanche Neige »....Une pomme entamée comme celle qui identifie une célèbre marque d'ordinateur, comme un hommage ! La tension dramaturgique et l'émotion sont omniprésentes grâce également à la richesse des trois autres personnages qui animent la pièce : l'amant de Turing, un sergent enquêteur et le champion d'échecs de l'époque, tous joués avec virtuosité et sensibilité par Amaury de Crayencour. En totale osmose avec le propos, la mise en scène fluide et rythmée de Tristan Petitgirard, la scénographie animée par les très belles créations vidéos de Mathias Delfau et le puzzle mélodique très harmonieux de Romain Trouillet contribuent à captiver l'attention des spectateurs du début à la fin. Créée à Avignon cet été, la machine de Turing faisait déjà le buzz. Gageons qu'elle va s'inscrire au palmarès des succès parisiens de cet hiver. Bravo !

Patricia Lacan-Martin

SPECTACLES SELECTION

LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

Article publié dans la *Lettre* n° 464
du 17 octobre 2018



Pour voir notre sélection de visuels, cliquez [ici](#).

LA MACHINE DE TURING de Benoît Solès. Mise en scène Tristan Petitgirard avec Benoît Solès, Amaury de Crayencour.

Des rouages. Oui, Alan Turing est un homme de rouages, d'imbrications, de complexités infinies. Mais ce génie hors de portée a-t-il vraiment le mode d'emploi de la coexistence avec ses congénères ? Toujours en décalage, dans le temps, dans la sexualité, dans les amitiés et les amours. Fasciné par la Blanche-Neige de l'enfant immature qu'il n'a cessé d'être. Alors, il croque la pomme, mais nul prince charmant ne viendra le réveiller de son inaptitude à la vie. Que ce soit par le sergent qui le piste pour démêler les fils d'une vétille, ou encore par l'amant, voyou de rencontre, qui le gruge, Alan est cerné par l'incompréhension, à laquelle il ne peut qu'opposer sa sveltesse de marathonien, son rire compulsif, le bégaiement qui trahit son angoisse. Il est définitivement désaxé en regard de la norme, curieux des étoiles et si avide de tendresse. Le monde alentour s'incarne, grâce à l'inventivité protéiforme d'Amaury de Crayencour, en figures diverses, celle du sergent Ross, de Murray plein de gouaille, de Hugh Alexander homme des échecs condescendant, mais ce monde est unanimement hostile à cet être qui dérange, trop intelligent, trop indéfinissable, trop inclassable. Trop.

Benoît Solès est habité par le personnage d'Alan Turing, dans sa fragilité comme dans son émotion et sa solitude. Et il en offre une figure attendrissante, bouleversante de dignité.

Le récit par Turing lui-même oscille entre affrontements et souvenirs, et la mise en scène anime le paysage de cette histoire de douleur souriante et de mort annoncée par des projections de chiffres, de scènes de l'époque, de portraits de guerre. De rouages évidemment.

« Suis-je une machine ou simplement un homme ? », s'interroge Turing. La question est toujours d'actualité et nous interpelle plus que jamais.

« C'est l'histoire d'un homme qui court ». C'est une pièce qui court et entraîne le spectateur dans son sillage. Une course de fond, de nuit et d'étoiles, de solitude et d'humanité. A.D. *Théâtre Michel 8e*.

C'est, sans nul doute, l'un des plus importants esprits scientifiques du XXe siècle – à l'égal d'un Albert Einstein. Mathématicien, spécialiste du codage, Alan Turing est passé dans l'Histoire, Hollywood aidant, depuis que l'on connaît son rôle dans le décryptage d'Enigma, la machine utilisée par les nazis pour chiffrer leurs messages. On considère aujourd'hui que les travaux de Turing ont abrégé la guerre de deux ans. Tout en racontant cet incroyable épisode dans *La Machine de Turing*, Benoît Solès met en lumière deux autres aspects de la vie de ce génie. L'homosexualité, fondatrice de son identité, de ses tourments féconds, et qui lui vaut d'être brisé par la société, poussé au suicide après une humiliante castration chimique – il croque une pomme empoisonnée, comme dans *Blanche Neige et les 7 nains*, qu'il adorait, enfantant sans le savoir le logo d'Apple. Mais aussi l'intelligence artificielle, qu'il pressent le premier en se demandant si les machines peuvent penser, comment les cellules sont programmées et pourquoi les corps désirent. Car Turing, avec sa « machine », son « test » et sa nouvelle approche du calcul, a révolutionné le rapport de l'homme au cerveau, à la puissance de déduction, d'application, de prévision. Il est le père des ordinateurs, et le grand-père de l'IA.



Puis-je savoir qui et pourquoi je désire? (Photo Fabienne Rappeneau)

C'est cette interrogation fondamentale sur « l'IA » qui prend le plus de résonance dans la pièce. La machine programmée par l'homme va-t-elle lui échapper ? Deux ordinateurs créés par les humains viennent récemment de créer un langage que leurs fabricants ne comprennent pas, et qu'un troisième ordinateur n'a pas été capable de décrypter. La machine, plus puissante que l'homme, va-t-elle lui échapper ? Les vertiges des débats actuels ne sont que la prolongation des questions posées par Turing, qui avait tout vu.

Mais *La Machine de Turing* est avant tout un extraordinaire exercice d'incarnation, Benoît Solès étant le personnage jusque dans le moindre de ses bégaiements, le plus petit de ses gestes, le trouble permanent de cet être inapte au siècle. Il est secondé par Amaury de Crayencour, qui joue en virtuose tous les autres rôles : gigolo dragué dans une rue louche, inspecteur de police, champion d'échecs coordonnant les travaux sur Enigma. Ce ne sont pas là des figurations, car ces personnages montrent tous la fascination qu'inspirait Turing, et en même temps le désarroi d'une société qui ne pouvait ni vraiment le comprendre, ni complètement le suivre.



Faire mieux que l'homme, puis faire sans l'homme? (Photo Fabienne Rappeneau)

La pièce utilise aussi un dispositif vidéo subtil et beau, écran découpé en de multiples cases, comme le ruban de la « machine », comme les rouages d'Enigma. La vie est-elle réductible à une série de chiffres et de symboles que l'on inscrit dans les cases des jours ? Récit d'une vie, interrogation scientifique et philosophique, ouverture sur les questions éthiques d'aujourd'hui et sur la transcendance inaliénable (après la mort, l'esprit cherche-t-il à se fixer en un autre corps ?), *La Machine de Turing* est d'abord une excellente pièce. Solès est solaire. Triomphe du Festival d'Avignon, ce spectacle va conquérir Paris.

Tout le monde connaît l'extraordinaire histoire vraie d'**Alan Turing**. Mathématicien de génie, inadapté à une société conformiste, il déchiffra l'Enigma, la fameuse machine des nazis, qui leur permettaient de communiquer sans être interceptés par les alliés, tandis qu'homosexuel, dans une société qui les réprouve, il sera condamné à la castration chimique, et finira par se suicider en croquant une pomme enduite de cyanure. La reine d'Angleterre reconnaîtra son génie et son service, mais seulement en 1993, bien après sa mort. Toute sa vie, la grande question qui le taraudera sera de savoir comment la Nature est programmée.

Alan Turing a porté ses deux secrets toute sa vie et le poids du secret l'a, à tout jamais, isolé. Et c'est bien de la solitude dont nous parle cette pièce. De la solitude d'un homme, si grandiose soit-il, devant taire sous le sceau du Secret Défense, le déchiffrement de l'Enigma, réussite dont il ne pourra jamais jouir et son secret personnel, celui de son homosexualité, passible de prison en vertu de la loi de 1885, qu'Oscar Wilde aura également à subir.

Alan Turing est un homme seul et traumatisé par la mort de son meilleur ami, son double quasiment, Christopher, mort au seuil de la vie adulte, pour avoir bu du lait frelaté. Alan recherchera ce double perdu dans sa machine, l'ordinateur, qu'il inventera – avant ou après Norbert Wiener ? – et qu'il nommera d'ailleurs Christopher.

Pourtant, malgré un handicap supplémentaire, son bégaiement, remarquablement interprété par **Benoît Solès**, à fleur de peau, plein d'émotions, de délicatesse et d'enfance, Alan Turing est un homme équilibré, qui va courir tous les jours le marathon, courant tellement vite qu'il n'est qu'à 10 minutes du champion du monde. Il désire aussi, malheureusement pour lui, de petites frappes, comme Arnold Murray, qu'il paye pour ses services sexuels et qui le vole, Arnold Murray qui n'hésitera pas à charger Alan Turing à son procès pour homosexualité et qui, lui, ne sera pas condamné. Pourtant, on imagine qu'Alan Turing et Arnold Murray ont vécu une grande histoire d'amour, en tout cas du côté d'Alan, qui ira jusqu'à se suicider en croquant la pomme comme un pied de nez qu'il enverrait à son amant. Il se suicidera aussi à cause des injections d'œstrogènes, qui lui seront prescrites à son procès, et qui feront de lui quelqu'un d'autre ou peut-être même un monstre et qui ne seront plus tolérables.

Pourtant Alan Turing rompra son silence imposé en se livrant un jour au sergent enquêteur, Mick Ross, qui deviendra presque son ami, joué par **Amaury de Crayencour**, qui endosse également les rôles d'Arnold Murray et Hugh Alexander, un champion d'échecs. Trois personnages joués avec un grand soin de costumes – par Virginie H – donnant une allure différente à ses trois personnages, à travers des stéréotypes vestimentaires.



Cette pièce n'est pas qu'une biographie, elle mêle à la vie d'Alan Turing une intrigue et un questionnement éthique, qui nous tiennent en haleine et qui font qu'on a véritablement affaire à une histoire. Des analepses, des changements d'époque, délicatement agencées par la diffusion d'images, tantôt reconstituées tantôt d'archives – créations vidéo de Mathias Delfau – sur des panneaux, où l'ombre chinoise a également la part belle. Le son – Romain Trouillet – y a sa place aussi, avec, par exemple, le bruit du crénelage de la machine ou la sonnerie stridente indiquant que les travaux de déchiffrement de ces dernières 12 heures sont maintenant vains, qui, comme un métronome, marque la fin de l'espoir, puisque Enigma était recodée toutes les 12 heures par les Allemands et qu'il fallait à Turing recommencer ses recherches, aidé de son fidèle Christopher.

Alan Turing n'est sûrement pas né à la bonne époque à titre personnel comme grand nombre des esprits hors du commun. Vous le découvrirez en allant voir cette pièce au Théâtre Michel, qui ne désemplit pas. Un beau spectacle à la fois didactique et amusant, remarquablement interprété.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

La Machine de Turing, de Benoît Solès, mise en scène de Tristan Petitgirard au Théâtre Michel

Le 12/07/19

fff Article de **Philippe Escalier**

« Vous faisiez quoi pendant la guerre ? » Que l'on ait pu poser, en 1952, cette question au génie des mathématiques, Alan Turing qui, en 1942, brisa Enigma, le code réputé inviolable de la marine allemande est proprement surréaliste. La réhabilitation d'un des héros du second conflit mondial, qui eut à souffrir d'ingratitude et de discrimination du fait de sa sexualité, a été heureusement entamée il y a déjà quelques années. La pièce de Benoît Solès, jouée au Théâtre Michel, couronnée par quatre Molières, apporte sa pierre à ce travail indispensable, et de la plus belle des manières.

Par bonheur, l'histoire d'Alan Turing commence à être connue. Néanmoins, on ne se lasse pas de parler du destin de cet homme hors du commun, né en 1912 à Londres, deux mois après le naufrage du Titanic. Dès 1938, conscients des dangers que représentent les nazis, les Britanniques veulent mettre à jour le code allemand, qui change tous les jours, protégé par les redoutables complexités de la machine Enigma. Pour cela, Alan Turing, grand mathématicien, passionné par la cryptanalyse, est l'homme idéal. Conscient de l'immensité de la tâche, il élabore une machine, l'ancêtre de l'ordinateur, capable d'effectuer un grand nombre de calculs dans un minimum de temps. À force de ténacité et d'intelligence, il finit par réaliser l'impossible : casser Enigma. Un exploit qui participera à la victoire des alliés, mais la guerre froide qui s'installe dans la foulée impose une chape de plomb sur l'incroyable réussite de Turing et de l'équipe qui l'entourait. En 1952, une rencontre malheureuse avec un jeune serveur, peu honnête, l'amène à dénoncer un vol. C'est le moment où son homosexualité est découverte par les autorités. Comme Oscar Wilde soixante ans plus tôt, il tombe sous le coup de la loi de 1885. La justice lui laisse alors le choix entre la prison et la castration chimique. Il choisit la seconde alternative pour continuer ses recherches. Mais ce traitement va le diminuer et le transformer. Cet athlète, qui réalisait des temps remarquables au marathon, ne supporte pas la déchéance physique et décide d'en finir. Lui qui avait été fasciné par Blanche-Neige, s'empoisonne en 1954 : il croque une pomme enduite de cyanure, un geste qui renvoie inmanquablement à la célèbre marque informatique née plus tard à Cupertino.

Alan Turing revit sous nos yeux grâce à la remarquable interprétation toute en sensibilité et en subtilité de Matyas Simon. Il est à la fois l'homme et l'enfant qu'était Turing, avec son intelligence fulgurante et ses comportements parfois un peu maladroits. Éric Pucheu, pour sa part, interprète avec une égale facilité le sergent Ross qui comprend vite à quel point l'affaire à laquelle il est confronté est atypique et le jeune serveur à l'origine du procès fatal. Il interprète donc alternativement l'empathie et la sympathie, puis l'égoïsme et le cynisme. Soutenus par la mise en scène subtile de Tristan Petitgirard, jouant si bien avec les années et les allusions diverses, devant un mur formé de cases en forme d'échiquier, projetant des images ou des extraits de vidéos, rendant la pièce aussi passionnante qu'un film, les deux comédiens nous offrent une belle leçon de vie, de tolérance et d'Histoire expliquant l'engouement du public pour cette « *Machine de Turing* » découverte pour la première fois lors du festival d'Avignon 2018 et qui continue à fonctionner avec un succès dont on ne peut que se réjouir. Il est bon qu'aujourd'hui nous gardions éternellement le souvenir d'Alan Turing à qui nous devons tant !





 Publié le 25 octobre 2018 |  Par Laurent Schteiner

Le lourd secret défense s'est enfin levé il y a quelques années sur Alan Turing, l'un des plus brillants esprits scientifiques du XXe siècle. Ce génial mathématicien qui a su briser le code « Enigma » qui brouillait les transcriptions nazies a été remercié de bien étrange façon par le gouvernement britannique qui l'a confiné à demeure une fois la guerre terminée en faisant de sa vie un véritable calvaire. Sa fin, qui constitue une véritable tragédie en soi, souligne la violence et le cynisme de la société anglaise d'après-guerre. Benoit Solès s'est emparé de cette page d'histoire unique pour nous faire revivre ces moments de vie cruciaux si précieux mais aussi si terribles.

La machine de Turing créée par Benoît Solès et mise en scène par Tristan Petitgirard au Théâtre Michel explore la vie de l'inventeur du premier ordinateur. En 1942, Alan Turing avait été chargé de casser le code qu'empruntaient les nazis dans leurs communications. Mais sa réussite éclatante après une obstination sans faille et de vigoureux efforts consentis, s'est avérée une victoire à la Pyrrhus. Le gouvernement de Sa Majesté avait pris soin de ne rien faire afin de ne pas éveiller les soupçons des nazis. Mis à l'index à la fin de la guerre du fait de son homosexualité et portant le poids de la culpabilité dans la mort d'innocents qui auraient pu être sauvés, il ne connut jamais aucune consécration. Martyrisé par la vieille loi homophobe de 1885, sa fin de vie ressembla à un calvaire qui s'acheva par son suicide à l'âge de 41 ans.



La pièce de Benoit Solès est une fine description de cette vie incroyable qui unit si étroitement l'homme au scientifique. Benoit Solès a réalisé une performance exceptionnelle en se mettant dans la peau de cet homme, introverti et bègue. C'est avec une grande finesse qu'il a pu dépeindre la solitude de cet homme frappé par ce lourd handicap de langage mais aussi par son homosexualité. Il parvient à faire ressortir la détresse et la fragilité de cet homme pris au piège d'une société corsetée et homophobe. Il donne toute sa dimension dans un mélange de couleurs où la tendresse, la mélancolie, la solitude, le droit à la différence, la rage de réussir et les désillusions jaillissent de cet être fracassé par le destin. Amory de Crayencour, qui lui donne la réplique, endosse le rôles de plusieurs personnages avec une grande justesse. La vidéo et les effets spéciaux accompagnent la belle mise en scène de Tristan Petitgirard qui déroule cette tranche d'histoire méconnue du grand public.

Ce spectacle profond met en lumière les aspects les plus noirs de l'âme humaine en nous rappelant cette précieuse victoire technologique gagnée au prix d'un immense gâchis humain. On ne peut s'empêcher de penser aux récents relents homophobes qui font tristement écho à cette loi discriminatoire de 1885 abolie en 1967! Alan Turing a changé un monde qui a préféré le sacrifier ! Un spectacle exceptionnel à ne pas rater.

Laurent Schteiner

ATELIER THÉÂTRE ACTUEL
5 rue La Bruyère
75 009 Paris
01 53 83 94 96



www.atelier-theatre-actuel.com